Document generated on 08/05/2025 6:17 p.m.

Relations

RELATIONS

On s’en fout

Marie-Andrée Lamontagne

Number 774, September–October 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/72451ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lamontagne, M.-A. (2014). On s’en fout. *Relations*, (774), 10–10.

Tous droits réservés © Relations, 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Photo : Martine Doyon

ON S'EN FOUT

La visite au «Grantécrivain» (merci, Dominique Noguez) a longtemps été un passage obligé pour tout candidat à la littérature. C'est Philippe Le Guillou qui va traîner du côté de Saint-Florent-le-Vieil et est reçu avec bienveillance par un Julien Gracq tout entier tourné vers sa géographie intime. C'est un François Mauriac au magistère assuré, éclatant malgré tout en sanglots et en remords chrétiens devant le jeune Elie Wiesel, rescapé des camps, qui lui apporte le manuscrit de *La Nuit* dont nul éditeur ne veut après la guerre. Car la visite au «Grant-écrivain» n'est pas toujours unidirectionnelle, et il arrive que celui qui ouvre sa porte reçoive mieux que des hommages : de l'air frais qui lui fait retrouver sa table de travail dans un état d'esprit neuf, avec un bagage renouvelé de questions. Il faut donc voir dans ce rite moins un passage de témoin qu'une interrogation inquiète : pourquoi écrire? Comment? Et pour qui?

Contre toute attente à notre époque soucieuse d'égalité, le rite de la visite au «Grantécrivain» s'est maintenu, même si c'est souvent sous la forme abâtardie de l'entretien journalistique avec ce que la langue, non sans emphase, qualifie de «monument littéraire vivant».

Ainsi du romancier américain Philip Roth. Un parfum de visite au «Grant-écrivain» flotte sur l'entretien qu'il accordait il y a quelques mois à un journal suédois, ne serait-ce qu'en raison de l'empressement déférent avec lequel *The New York Times* l'a traduit et repris à l'intérieur de son supplément littéraire dominical du 16 mars dernier. Mais aussi en raison des propos tenus par l'écrivain, dont certains vont se ficher dans un coin de votre esprit où ils se mettront aussitôt au travail.

Le journaliste tente-t-il de s'expliquer avec Roth la bonne fortune du roman américain des 60 dernières années, qui aura fait s'aligner les Bellow, Styron, Updike ou DeLillo? La réponse de Roth est déroutante à souhait : c'est peut-être parce que les facteurs qui devraient jouer en faveur du roman sont absents de la société américaine que celui-ci s'y porte aussi bien. Par exemple, fait-il remarquer, aux États-Unis, il n'y a pas d'écoles littéraires à proprement parler. Nul centre, dans les vastes espaces américains, susceptible de s'imposer comme un véritable vivier d'auteurs. Les romanciers américains et leurs lecteurs affichent une indifférence totale à l'endroit de la théorie littéraire. L'unité nationale n'existe pas, et bien malin qui pourrait définir ce qu'est le caractère national, qui n'existe pas davantage.

Mieux encore. Ce qui confère, selon lui, aux romanciers américains une certaine liberté, c'est l'ignorance qu'entretient la société américaine dans son ensemble à l'endroit de la littérature, alors que bien des gens sont incapables de lire un livre et d'en saisir minimalement le sens. Dernier atout : le fait que 90 % de la population se fiche complètement des écrivains. Sans contredit, tout cela a un effet libérateur sur ces derniers, ajoute Roth.

On aurait tort de voir de l'ironie dans ces propos. Quand Philip Roth et son interlocuteur suédois prononcent le mot *roman*, ils parlent bel et bien de littérature – que l'anglais appelle *serious fiction*, marquant bien par là ce qui sépare les œuvres exigeantes des romans sentimentaux, des mémoires de stars ou de la littérature de genre. La littérature comme ils l'entendent, la lisent ou l'écrivent ne peut concerner qu'un petit nombre de gens, ce qui n'exclut pas les succès de librairie, venus de surcroît. Comme Antoine Vitez le disait du théâtre, on peut se faire le défenseur d'une culture «élitaire pour tous». Mais alors ce sera pour regretter la disparition quasi complète des humanités dans le cursus scolaire; déplorer la présence fantomatique de la littérature et de la critique littéraire dans les médias généralistes; s'emporter contre l'inculture qui frappe indistinctement élèves, enseignants, élus, faiseurs d'opinion, histrions cathodiques et numériques, soi y compris bien sûr, qui au moins, certains jours, sait ne pas savoir. Ce sera aussi pour pester contre un État sans vision, financièrement aux abois, qui se dérobe à ses responsabilités en la matière.

On peut, oui, entonner ce refrain-là. Ce ne seront que les jérémiades habituelles. En revanche, l'idée que la littérature, protéiforme et ouvreuse d'horizons, est d'abord un espace replié sur soi, lecteur, chétif et souverain lecteur; qu'elle n'est jamais aussi vigoureuse que dans l'adversité; qu'elle s'étiole dans les honneurs, les bourses et les institutions; qu'elle meurt de trop d'égards; cette idée-là, que nous souffle Roth, me galvanise. Et tout autant l'idée qui s'impose l'instant d'après : qu'il se trouve au moins un autre lecteur pour l'avoir aussi. Et que, lisant, nous avançons peut-être l'un vers l'autre. ●